



Pobéguin, Henri, Blanchy, Sophie, *La Grande Comore en 1898*

Noël J. Gueunier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/648>
DOI : 10.4000/oceanindien.648
ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009
Pagination : 394-397
ISBN : 978-2-85831-180-4
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Noël J. Gueunier, « Pobéguin, Henri, Blanchy, Sophie, *La Grande Comore en 1898* », *Études océan Indien* [En ligne], 42-43 | 2009, document 2, mis en ligne le 25 octobre 2011, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.648>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Pobéguin, Henri, Blanchy, Sophie, *La Grande Comore en 1898*

Noël J. Gueunier

RÉFÉRENCE

POBEGUIN, Henri, BLANCHY, Sophie, *La Grande Comore en 1898*. Photos d'Henri Pobéguin. Textes de Sophie Blanchy. Moroni : Komédit, 2007, 101 p. ISBN 978-2-914564-42-7

- 1 Cet album est la publication d'un choix de 65 des 171 clichés sur plaques de verre rapportés de son séjour à la Grande Comore par Henri Pobéguin, Résident de France dans l'île de novembre 1897 à avril 1899. Les historiens connaissent le rôle qu'a joué Pobéguin, administrateur soucieux de mettre des bornes aux abus du colon Humblot, lequel avait une tendance signalée à confondre avec sa propre entreprise le pays entier et ses habitants. Sur ce plan, le Résident n'a d'ailleurs guère eu de succès puisque le colon parvenait généralement à neutraliser toutes les vellétés de contrôle de l'administration centrale. Mais il a pu mettre à profit son passage (à peine un an et demi dans le pays) pour se faire des amis dans la société locale — tellement d'amis qu'il passe vite aux yeux du parti colonial pour un affreux indigénophile...
- 2 De ces relations intenses avec la société comorienne — avec la bonne société comorienne, le milieu des cadis et des princesses — il a rapporté les textes de deux chroniques, qu'il a fait écrire par des lettrés locaux, et qui comptent aujourd'hui parmi les sources principales pour la connaissance de l'histoire des Comores, mais aussi toute une masse de notes qu'il prévoyait d'utiliser pour un grand livre qu'il n'a jamais publié ; dans ces notes les chercheurs d'aujourd'hui puisent des données sur de multiples aspects de la société comorienne, comme ces listes de mots en plusieurs langues, y compris le « makoua de la Grande Comore », la langue parlée alors par les esclaves amenés du continent africain — tiens Pobéguin ne s'intéressait pas seulement aux aristocrates...

- 3 Et puis il y a les plaques de verre..., les merveilleuses plaques de verre. On sait à quelle qualité atteignait la technique de la photographie au tournant du XIX^e et du XX^e siècle et avec quelle passion les voyageurs intelligents de l'époque ont usé de cette technique. Et puis, ce qui n'est pas si commun, les clichés avaient été soigneusement légendés et datés par leur auteur — on sait parfois l'heure, « cliché pris le matin », ou « à la marée basse », on sait en quoi sont les cordes, « en fibre de coco », et qui fréquente la mosquée, « les pêcheurs »... Un fonds iconographique d'une grande richesse, donc.
- 4 Mais le livre publié par Komédit n'est pas seulement un de ces beaux albums de reproductions de photos anciennes auxquels nous sommes habitués¹. C'est qu'il y a aussi la minutie des explications de Sophie Blanchy, qui nous fait apercevoir et comprendre les détails significatifs qu'un œil profane ne distinguerait pas, ou interpréterait mal. Ce travail d'interprétation, S. Blanchy ne l'a pas d'ailleurs pas fait toute seule, loin de là. Elle aussi, elle a, un siècle après Pobéguin, des accointances précieuses dans la société comorienne, elle a montré et discuté inlassablement les photos, et elle a ainsi reconnu les lieux, les activités, et parfois les personnes. En lisant le texte érudit qui accompagne les photos, nous comprenons ce qu'un regard non éclairé ne comprendrait sans doute jamais. Par exemple : cette architecture des villes comoriennes de 1898, elle est somme toute bien modeste, avec ses étroites maisons basses de pierres noirâtres noyées dans du mortier à la chaux de corail blanche, mais elle révèle une hiérarchie implacable : elles sont les maisons de pierre de fiers lignages maternels, quelques-unes sont des « palais » puisque les lignées qui les possèdent sont celles des sultans qui peu de temps encore auparavant se partageaient l'île. On apprend à reconnaître derrière les pierres les signes de la distinction sociale.
- 5 Les célébrations publiques étaient déjà au tournant de l'autre siècle ce ressort de la vie sociale comorienne qu'elles n'ont pas cessé d'être aujourd'hui. Voici donc des fêtes : les danses² du 14 juillet 1898, sans doute commandées par le Résident lui-même, font l'objet d'un examen subtil, qui y reconnaît des manifestations qui, actuellement, placées à une autre occasion, font partie des réjouissances canoniques des festivités du Grand Mariage, ou encore le *wadaha* danse des femmes de esclaves qui utilisent comme instrument à percussion les pilons et mortiers à piler le riz. C'est l'occasion pour S. Blanchy de nous donner un beau morceau d'histoire sociale, en nous rappelant la trajectoire ultérieure de ce spectacle du *wadaha*, introduit par les Comoriens à Madagascar (où il a continué sa carrière de spectacle populaire) alors qu'à la Grande Comore il est maintenant disqualifié comme licencieux et remplacé dans les Grands Mariages par un concert au nom arabe.
- 6 J'admire aussi la finesse dans l'analyse des costumes : S. Blanchy nous fait reconnaître les femmes esclaves (pas de voile, tête nue, cheveux rasés ou coupés courts), les hommes membres d'une confrérie musulmane, ceux qui assumaient le rôle de gardes de la nouvelle administration coloniale (les *polisi* avec leur baudrier en travers du torse), etc. Et parfois, on s'amuse : nous voyons les jeunes auxiliaires français du Résident, qui ont essayé, pour poser devant l'appareil, les luxueux costumes de style arabe des Comoriens de la bonne société qu'ils fréquentaient : voilà un amusement qui a été de génération en génération presque un passage obligé pour le fonctionnaire colonial, le coopérant ou l'expert séjournant aux Comores et sympathisant avec les formes comoriennes< Mais ici nous savons à qui appartenaient les magnifiques caftans brodés, les sabres et les poignards d'apparat : nous les voyons portés d'abord par leurs

propriétaires, dont Pobéguin a soigneusement noté les noms, puis par les jeunes *Wazungu* qui jouent aux vizirs devant leur supérieur hiérarchique.

- 7 Dans tous les domaines, le livre reprend la même démarche : montrer comment les phénomènes sociaux actuels plongent leurs racines dans la société d'il y a un siècle. Ainsi, l'émigration, alors vers Zanzibar, entraînait un déséquilibre démographique, que mesurait le recensement ordonné par Pobéguin : les villes connaissaient une proportion d'hommes anormalement faible (p. 52). D'une phrase, S. Blanchy fait saisir la continuité. Actuellement ce ne sont plus les guerres entre sultans, ni les accaparements de terres de la compagnie coloniale Humblot qui poussent les hommes vers l'émigration, mais d'autres contraintes : « aujourd'hui, le quart de la population de l'île a émigré, et les transferts d'argent font vivre ceux qui sont restés au pays ».
- 8 Ce livre doit donc retenir l'attention à la fois des chercheurs, historiens et anthropologues, et du public comorien qui y retrouvera des aspects oubliés des paysages et de la société. Dans les dernières lignes, S. Blanchy émet le vœu que la publication des images fixées par Pobéguin encourage une prise conscience, aujourd'hui à peine naissante, de l'intérêt de protéger et de conserver le patrimoine monumental et historique des Comores.
-

NOTES

1. Cela ne doit pas empêcher de signaler aussi la qualité du travail technique que suppose l'édition : les photos ont été habilement restaurées et très bien reproduites, permettant ainsi de saisir une multitude de détails et de gestes dans les scènes de foule qu'affectionnait Pobéguin.
2. On voit apparaître le mot qui deviendra la traduction en français local de *ngoma* : les « tam-tams ».